

SOUVENIRS DE SAVOIE :

## LE BOURGET, AUTOUR DU LAC

SUITE ET FIN



ous nous arrêtons devant des tombes d'enfants, fleurs choisies par Dieu pour son paradis. Cette statue d'ange prenant son vol vers le ciel est l'emblème du jeune prince Louis, mort à quatorze ans.

Quelques filles de Savoie sont aussi venues attendre le réveil de la fin des temps sous les dalles de Hautecombe. La plus célèbre de toutes est Béatrice, qui épousa le comte de Provence et eut l'honneur d'être la belle-mère de saint Louis. Deux autres de ses filles furent reines d'Angleterre et la quatrième reine de Naples. L'une de ses petites-filles fut impératrice de Constantinople.

Les successeurs d'Amédée III rivalisèrent de générosité envers l'abbaye qu'ils avaient choisie comme nécropole, multipliant les donations de fiefs, les exemptions de charges, en échange de prières pour le repos de leurs âmes.

Fidèles à écouter la parole de leur divin Maître : « Faites-vous des amis dans le Ciel avec les richesses périssables », les moines d'Hautecombe étaient pour les pauvres les intendants de la Providence. Dans le vieux mur d'enceinte il y avait, faisant face à la fontaine intermittente, une porte qu'on appelait la *porte de l'aumône* ; elle subsiste encore comme l'irréfutable témoignage de la charité monastique. Cette charité s'étendait au delà des frontières de Savoie jusqu'à Lyon ; on retrouve dans les archives de la ville la trace des larges aumônes envoyées, au <sup>xii</sup>e siècle, par les Cisterciens d'Hautecombe. Au siècle suivant, l'archevêque Pierre de Savoie leur confia l'administration de l'Hôtel-Dieu fondé par le roi Childebert au confluent de la Saône et du Rhône. Ils la conservèrent jusqu'en 1480. A cette époque, la peste, qui venait de ravager la France et la Savoie, avait tellement épuisé leurs ressources et fait dans leurs rangs de si larges trouées, qu'ils durent remettre la charge de l'hôpital aux échevins de la ville, mais ils continuèrent jusque sous le règne de Louis XIV à entretenir la *maladrerie et léproserie* fondée par Jean de Fabrice.

Et en évoquant tout ce glorieux passé de son abbaye, la voix du moine en robe blanche a des frémissements d'orgueil et ses grands yeux noirs s'allument d'une flamme plus ardente.

« L'abbaye, dit-il, a compté jusqu'à deux cents moines, dont plusieurs ont laissé un nom dans l'histoire ecclésiastique, et nous avons donné deux papes à l'Eglise : Célestin IV, qui s'appelait dans le



monde Geoffroy de Châtillon, et Nicolas III, qui était Jean-Gaëtan Orsini ».

Je n'ose demander si le fameux carbonaro, dont les bombes décidèrent Napoléon III à faire l'unité italienne, était un arrière-neveu du pape Nicolas III, la parenté n'ayant rien de flatteur pour l'ancien moine d'Hautecombe.

Lorsque les princes de Savoie transportèrent leur capitale à Turin, Hautecombe perdit l'honneur de leur servir de lieu de sépulture. L'heure de la décadence, qui sonne pour toutes les œuvres humaines, commença pour l'abbaye avec la fin du xve siècle. La Savoie fut presque constamment traversée par les troupes de Charles VIII, de Louis XII, de François Ier et de Henry II. Hautecombe était trop rapprochée de la route des Alpes pour ne pas avoir à subir bien souvent les exigences des reîtres à la solde de la France. Plus tard, sous le règne du duc Charles-Emmanuel Ier, au temps de ses démêlés avec Henri IV et Louis XIII, la retraite des fils de saint Bernard fut souvent troublée par la visite des hommes de guerre. L'entrée du duc Victor-Amédée dans la ligue d'Augustbourg fut le signal d'une nouvelle invasion qui se prolongea de 1690 à la conclusion du mariage de la jeune princesse Adélaïde avec le duc de Bourgogne. Cette alliance ne fut qu'un gage de paix très temporaire et, en 1703, les soldats de Louis XIV réapparaissaient en Savoie.

Ce n'était pas seulement le fléau de la guerre qui s'abattait sur Hautecombe. De 1562 à 1679, la peste ravagea neuf fois la Savoie et fit de nombreuses victimes parmi les moines. Enfin à la guerre, à la peste, il faut ajouter une troisième cause de ruine, commune à tous les monastères de France et de Savoie : le désastreux usage de la commende. L'abbaye, abandonnée entre les mains du prieur claustral, voyait se relâcher l'antique discipline. Une administration déplorable laissait se dégrader les uns après les autres les anciens bâtiments, devenus bien trop vastes pour loger les quelques moines qui continuaient de très loin les austères traditions de saint Amédée d'Hauteville. Hautecombe n'était plus qu'une lamentable ruine ouverte à tous les vents ; les monuments, chefs-d'œuvre de l'art du Moyen âge et de la Renaissance, rongés par l'humidité, s'écroulaient ; les colonnes et les voûtes de l'église, construites avec le grès du pays, qui se désagrège sous l'influence de l'air extérieur, s'effondraient.

Le roi de Sardaigne, Victor-Amédée III, obtint du Souverain Pontife, Benoît XIV, la suppression de la mense abbatiale et son union perpétuelle au chapitre de la Sainte-Chapelle de Chambéry, « pour faciliter, disait-il, l'administration des biens de ladite abbaye, où reposent les cendres de nos augustes prédécesseurs et la réédification plus prompte du monastère ».

Les réparations étaient à peine terminées quand l'orage révolutionnaire qui grondait du côté de la

France éclata en Savoie. La confiscation des biens du clergé fut proclamée à Chambéry, et le 4 novembre, deux officiers municipaux, escortés de gendarmes le sabre au poing, venaient inventorier les trésors d'Hautecombe et en chasser les habitants.

Sans respect pour la majesté de la mort, ils firent ouvrir les tombes pour prendre les bijoux qui pouvaient s'y trouver, emportèrent la couronne ducal posée sur le tombeau du duc Philibert, les deux splendides colliers de l'Annonciade, laissés par le comte Vert, les vases sacrés et jetèrent au feu une infinité de reliques, dons des Souverains Pontifes et des princes à la royale abbaye. La courageuse piété d'un pêcheur du voisinage déroba à cet autodafé la tête de sainte Érine, la patronne des bateliers du lac.

La ci-devant abbaye, déclarée bien national, fut mise aux enchères et achetée un paquet d'assignats par un fabricant de faïence. Mais il dut bientôt abandonner le pays, après avoir épuisé toutes ses ressources ; et, pendant de nombreuses années, les oiseaux du ciel furent les seuls hôtes vivants de l'abbaye en ruine.

Pendant l'été de 1824, le roi Charles-Félix, étant à Chambéry, vint passer quelques heures à Aix. Du port, il aperçut les terrasses démantelées d'Hautecombe ; son cœur s'indigna d'un si navrant spectacle et, le soir même, il faisait venir le général d'Oncieux de la Batie et le chargeait de s'occuper de racheter l'ancien monastère. Quelques semaines après, le chevalier d'honneur de la reine, Thomas Ferrero de la Marmora, signait au nom du roi l'acte d'achat de l'ancienne abbaye. La restauration en fut confiée à l'architecte Mélan, qui se mit immédiatement à l'œuvre. Il commença par faire des fouilles parmi les décombres couverts de ronces et de lierres pour rechercher les anciens caveaux. On savait que les violateurs des tombes de la Maison de Savoie avaient respecté les ossements qu'elles contenaient. L'identité de ces ossements fut solennellement reconnue le 31 mai par l'archevêque de Chambéry, qui vint à Hautecombe célébrer une messe pontificale en présence du gouverneur général du duché de Savoie et des principaux fonctionnaires.

Le 5 août 1826, Charles-Félix, sa femme, Marie-Christine de Naples, entourés d'une cour nombreuse, et sa sœur, la duchesse de Chablais, assistèrent aux longues cérémonies de la consécration de l'église ; le 6 eut lieu la translation des huit cercueils contenant les restes des princes de Savoie. Le 7, après avoir entendu la messe de *requiem* célébrée par l'archevêque de Chambéry, le roi remit « à Dom Léandre Suffredi, procureur général de l'ordre de saint Bernard près Sa Majesté », l'acte de donation de l'abbaye et des terres avoisinantes. L'acte rappelait que c'était sur la cassette particulière du roi qu'avaient été faits l'achat et la restauration d'Hautecombe, constatait



que la garde des sépultures de la maison de Savoie était confiée au même ordre religieux établi sur les bords du lac par le comte Amédée, en 1125, et imposait au supérieur général des Cisterciens l'obligation de laisser perpétuellement à Hautecombe douze religieux, dont huit au moins devaient être prêtres. En dehors des messes et offices qu'ils célébreraient pour les défunts de la famille royale, Charles-Félix prescrivait aux religieux de conserver les traditions charitables de leur monastère et particulièrement d'aller au secours des bateliers en péril.

Ce beau lac aux eaux d'azur, dont les vagues miroitent et chantent si doucement aujourd'hui, a parfois de soudaines et terribles tempêtes, et ses gouffres insondables ne rendent même pas leurs victimes. Pour en diminuer le nombre, Charles-Félix fit élever un phare à l'extrémité des bâtiments de l'abbaye.

Le gros œuvre était terminé, mais il restait encore beaucoup à faire. Des artistes en renom, François Gonin et les frères Vacca, furent chargés d'exécuter les peintures des voûtes; les sculpteurs Benoît et Louis Cacciatori, de Milan, modelèrent les statues et les bas-reliefs des douze mausolées et des autels, à l'exception de celui du bienheureux Boniface, qui est l'œuvre d'un statuaire français appelé Le Laboureur.

Boniface de Savoie, archevêque de Cantorbéry, avait laissé une mémoire vénérée, mais c'est seulement sous le pontificat de Grégoire XVI qu'il fut béatifié, ainsi que le comte Humbert. « Cette famille est vraiment une famille de saints », répétait le Souverain Pontife, qui ne pouvait prévoir l'envahissement du domaine du Saint-Siège et la prise de Rome par le petit-neveu de Charles-Félix.

Le pieux roi de Sardaigne mourut le 27 avril 1831, laissant la couronne à son frère Charles-Albert. Dans ses recommandations suprêmes, il demandait d'être inhumé à Hautecombe.

Après la mort du roi, Marie-Christine alla vivre à Rome, mais elle ne se désintéressa pas de la restauration de l'abbaye qui s'acheva à ses frais et sous son inspiration. La reconnaissance des religieux lui a élevé un monument près de celui du roi.

Le moine, qui nous voit attentifs à l'écouter, nous arrête à chaque pas : ici, c'est la chapelle des Princes, bâtie par le comte Aymon; là celle de saint Alphonse de Liguori, que Marie-Christine avait connu à Naples dans son enfance; plus loin c'est l'autel dédié à Marguerite de Savoie; que sais-je encore? Tous ces souvenirs historiques donnent à ces voûtes, trop bariolées dans le goût italien pour nos yeux habitués à l'austère nudité des cathédrales gothiques, un souffle de vie, un charme pénétrant.

Nous avons enfin achevé ce livre de pierres. Le moine franchit avec nous le seuil de son église et, après avoir reçu nos remerciements avec la bonne

grâce d'un homme habitué au monde, il rentre dans son cloître, tandis que nous nous acheminons vers la fontaine intermittente.

Cette fontaine, qui tantôt coule et tantôt s'arrête, est une des curiosités de la région. Les savants ne sont pas d'accord sur les causes de son intermittence; mais qu'importent les raisons du phénomène, le spectacle est intéressant et le site idéal. Les feuillages dentelés des châtaigniers centenaires forment une voûte à travers laquelle s'entrevoit le ciel radieusement bleu; des rayons de soleil glissent entre ces feuillages, mettant des tons d'or sur le velours des mousses; les troncs noueux, tordus des arbres se découpent sur le lac, aussi bleu que le ciel, mais avec de grandes moirures sombres ou étincelantes, suivant les reflets de la montagne qui se dresse derrière nous.

En face, voici le vieux donjon de Châtillon où, dit-on, Lamartine composa son inoubliable *Lac*, dont l'autographe est conservé dans les archives du marquis de Châtillon; puis les riantes collines de Saint-Innocent et de Tresserves, les deux ports d'Aix, et par delà le Revard et le Nivoleix, surmonté de sa croix qui se détache lumineuse sur le ciel bleu.

A gauche, le petit château de Saint-Gilles, un ancien fief d'Hautecombe; l'entrée du canal de Savign, qui réunit les eaux du Bourget à celles du Rhône, et, comme fond de tableau, les cimes bleuâtres de la chaîne jurassique. « C'est le plus enivrant horizon dont il soit donné de jouir, à l'œil d'un solitaire ou d'un contemplatif », écrivait Lamartine. Le paysage a peu changé depuis que le poète venait se plonger « dans ces ombres et dans cette lumière, dans ces nuages et dans ces flots... » La montagne a toujours son ombre verte, avec le bruit de sa source et de ses froissements de feuillages, le lac roule toujours ses petites vagues avec un bruit d'étoffe de soie qu'on déroule; seuls, les pans de murs festonnés de lierres, les arcades pleines de nuit et de mystères ont disparu, remplacés par les bâtiments de l'abbaye.

Nous regagnons lentement le port pour nous réembarquer. Les passagers du bateau d'Aix, que nous croisons, regardent, intrigués, notre élégant yacht, nous prenant sans doute pour des têtes couronnées en rupture de protocole.

Il en vient tant de têtes couronnées dans cette ville d'Aix! ville de plaisirs et de fêtes qui se trouve en face de la nécropole d'Hautecombe comme une saisissante antithèse... Là-bas, les austères visions de la mort, les graves harmonies liturgiques; ici, les femmes en robes claires, les salles de jeux et de théâtres, les rythmes grisants de la valse, les couplets fous des opérettes en vogue. La transition est brusque, étrange : de l'église remplie d'encens, d'hommes et de femmes agenouillés, aux salles de jeux, où se mêlent les âcres senteurs du tabac et les émanations des parfums exotiques, où se pressent, se coudoient une



foule d'oisifs, ne vivant que pour user gaiement ce temps employé là-bas à la méditation et à la prière !

Aix n'a pas une histoire aussi intéressante qu'Hautecombe. Ses eaux bienfaisantes étaient connues des Romains, qui lui avaient donné le nom d'*Aquæ gratianæ*. Ils ont laissé comme souvenir un portique appelé *Arc de Campanus*, que certains archéologues prétendent avoir été construit pour servir de tombeau à la famille de Lucius Pompeius; les ruines d'un temple de Diane ou de Vénus, qui se trouvent, par une curieuse coïncidence, dans les jardins du presbytère; enfin, les anciens thermes, qui servent de caves à la pension Chabert.

C'est dans cette pension Chabert qu'est descendu Lamartine, qu'il y a rencontré l'héroïne de *Raphaël*, l'inspiratrice du *Lac* et du *Crucifix*. Cette idéale Julie était mariée à un vieux savant très connu sous la Restauration, M. Charles. Gravement atteinte de la poitrine, les médecins l'envoyèrent à Aix; mais les tièdes effluves du lac, la chaude atmosphère de la vallée, l'air pur des montagnes ne firent pas le miracle demandé et ne purent arracher à la mort la délicieuse jeune femme.

D'autres ombres charmeuses se glissent dans mes souvenirs. C'est l'impératrice Joséphine venant demander à ces rochers muets, à ces grottes sombres l'oubli des tristes scènes de son divorce avec Napoléon; c'est la séduisante reine Hortense pleurant son amie de Broc ensevelie vivante dans le gouffre du Sierroy et fondant un hôpital dont Charles-Félix augmenta les ressources, et que Napoléon III fit rebâtir en 1860. Hélas !

Dans la nuit éternelle emportés sans retour.  
Ne pourrons-nous jamais, sur l'océan des âges,  
Jeter l'ancre un seul jour ?

Le souvenir de la jolie et bonne reine Hortense est maintenant bien effacé. Rien ne la rappelle à Aix, pas plus que l'impératrice Marie-Louise, qui,

après la chute de Napoléon, vint achever d'y oublier qu'elle était la femme du vaincu de Waterloo, la mère du roi de Rome.

Mais l'heure n'est pas aux réflexions philosophiques, il nous faut songer au retour, et après avoir entrevu Marlioz et visité la chapelle de Notre-Dame-des-Neiges, nous rallions le port, où la sirène du *Comte-Vert* fait entendre ses stridents appels.

Au lieu de mettre directement le cap sur Bourdeau, dont la massive silhouette se détache en face de nous au milieu de vertes frondaisons, le capitaine donne l'ordre d'évoluer sur la droite, afin d'entrevoir la plage de Bon-Port, son petit château enfoui sous les châtaigniers et les mûriers comme un nid, loin du bruit des hommes, d'admirer le panorama du fond du lac, avec les tours du Bourget, et, tout à fait sur la rive, le joli chalet de la Croix-Verte, illuminé des derniers rayons au soleil couchant.

Lentement le *Comte-Vert* se dirige vers le port de Bourdeau, faisant jaillir autour de lui en pluie de diamants l'eau tiède qu'effleurent du bout de leurs grandes ailes sombres les hirondelles. Et le ciel se teinte de rose comme la veille, et les montagnes s'enveloppent de leurs mêmes ombres violettes, et il fait bon vivre dans ce cadre incomparable, et je voudrais pouvoir dire avec le poète :

O temps, suspends ton vol, et vous, heures propices,  
Suspendez votre cours,  
Laissez-nous savourer les rapides délices  
Des plus beaux de nos jours.  
Assez de malheureux ici-bas vous implorant,  
Coulez, coulez pour eux,  
Prenez, avec leurs jours, les soins qui les dévorent,  
Oubliez les heureux !

JACQUES DE LA FAYE.

FIN



## Pensées et Maximes

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

(LA ROCHEFOUCAULD.)

..

Prenons garde que la vieillesse ne nous attache plus de rides à l'esprit qu'au visage.

(MONTAIGNE.)





## TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

V



**A** PARTIR de ce jour, Nelly évita même de prononcer le nom de Kerhédren ; mais, vis-à-vis d'elle-même, elle ne se faisait plus d'illusions : elle aimait Pierre !

Quand ? Comment cela était-il venu ?

Dès le début, avant même de l'avoir vu, elle avait su le plaindre ; et tout doucement, sans transition, la voilà qui s'aperçoit de l'aimer !

Que faire ? Y a-t-il une espérance quelconque à concevoir ? Est-il une réciprocité possible ?... Si oui, un jour ou l'autre, oh ! alors, quel bonheur ! Car, quel obstacle pourrait surgir avec les sentiments unanimes qu'il inspire, la manière unique dont on entend parler de lui, de ses qualités, de sa famille, de sa carrière ? Et comme ce serait bon de lui faire trouver enfin un peu de douceur dans la vie ! Elle l'aimerait tant ! Elle se sent prête à tout faire pour lui, à adopter tous ses goûts, à respecter tous ses chagrins, tous ses silences, tout ce qu'il voudra garder de son passé. Mais... vain rêve, folie ! Le peu qu'elle sait de ce passé ne lui montre-t-il pas le gouffre infranchissable qui sépare Pierre du reste du genre humain ? Lui ! vouloir d'une autre femme ! Ne suffit-il pas de le voir sourire et de l'entendre parler : « Oh ! les femmes !... » Et la pauvre petite, prenant une résolution généreuse, croit renoncer à toute autre idée qu'à celle de verser, d'une main aimante et légère, un peu de baume sur les blessures de Pierre.

On commence à en causer un peu dans la colonie ; mais, d'une part, Nelly a habitué à ses caprices ; de l'autre, on éprouve un certain plaisir à voir ce beau désespéré en voie de reprendre à la vie. L'air ambiant est donc plutôt encourageant

qu'autre chose, et la tête légère de Mme de Lossèbe est la première à suivre le mouvement.

On se rencontre tous les jours.

Entre le Concours hippique, les soirées, les parties qu'on organise, Pierre doit abandonner ses études et le programme habituel de ses journées, qui passent, qui passent rapides, sans qu'il sache comment. Quand il veut réfléchir, il lui semble qu'il perd pied et qu'il glisse doucement vers des choses lointaines et neuves, ressuscitant je ne sais quoi d'ancien.

Il a su ce que c'est que ces brèves envolées des jours, sans but défini, sans examen, sans contrôle. Le réveil du matin, vite secoué par les premiers rendez-vous des parties de tennis ou des départs en break ; les heures pareilles d'insouciance ; le champagne, la gaîté ; la danse, le soir, après les dîners qui le fêtent, qui se le disputent ; les comédies, les répétitions ; les apartés ; les toilettes des femmes sous l'étincellement des bougies..

Il a su ce que c'est que tout cela, mais il l'avait oublié ; n'était-ce donc pas à jamais ?... Ce qui est mort ressuscite-t-il ?

Oh ! Madeleine !...

Mlle de Lossèbe, l'aînée, très délicate comme sa mère, a pris un mal de gorge qui l'enferme durant plusieurs jours.

— Nelly m'a chargée de vous exprimer tous ses regrets pour le cotillon. Elle ne viendra pas ce soir, dit malicieusement la cadette à Pierre, qui s'approche pour la saluer avec un empressement où se dissimule mal une nuance de dépit.

Ni ce soir-là, ni les jours suivants.

Et c'est l'impression de vide que ressent Pierre qui éveille comme un écho son examen de conscience. Qu'éprouve-t-il ? Qu'y a-t-il là de connu ou de mystérieux, de redoutable ou de salutaire ? Doit-il lutter ou s'abandonner ?...

— Hélas ! se répète-t-il avec résignation, voilà même mon dernier bien, mon calme détachement perdu...

Il a été heureux, vraiment heureux de retrouver Nelly ; il est triste, vraiment triste, de savoir prochain l'ordre de retour à Vincennes ; il le raconte franchement à Andrée au grand bal du Quartier-Général.



La jeune fille a reçu toutes les confidences de M<sup>lle</sup> de Lossèbe, brusquement revenue à elle, et s'est faite en retour sa plus sincère alliée. Elle danse le cotillon avec Pierre et, sous un prétexte quelconque, réclame Nelly auprès d'elle. Au souper, tous quatre se retrouvent ensemble.

Leur petite table est plus sérieuse que les autres. Alors que de toutes parts, pour clôturer les quinzaines de M<sup>me</sup> de Lossèbe, on ne pense qu'à *toast* et à se donner rendez-vous pour l'hiver suivant, ici, on parle vocation !

— Au souvenir que j'emporterai de cette soirée à la Chartreuse, a dit Pierre en approchant son verre de celui de Nelly.

Et la conversation a continué là-dessus.

— Vous n'entrerez pas à la Chartreuse, parions ! propose Andrée. Et pourquoi n'y êtes-vous pas déjà ?

Pierre explique que sa sœur est seule avec quatre tout jeunes enfants, qu'il attend le retour de son beau-frère, toujours en mer. Alors, il sera plus libre.

— Mais, d'ici là, jugez : en dehors de moi, ils n'ont plus qu'une religieuse, notre sœur aînée. Or, ne pouvoir s'appuyer que sur une sœur de charité et sur un chartreux, si c'est beaucoup pour les choses du Ciel, cela peut être insuffisant pour celles de la terre. Donc, mademoiselle, j'attends. Mais vous perdrez votre pari. Et s'il m'est permis d'emporter, ne fût-ce qu'une image, à la Chartreuse, je ferai valoir mes droits de vainqueur auprès de vous.

— Allons, à votre élection de Père prieur !

Et, comme Andrée avance gaiement son verre, que Pierre remplit de champagne, Nelly retourne le sien sur la table et les regarde avec tristesse.

## VI

L'ordre de retour est arrivé. Pierre a fait ses visites d'adieu, touché, presque ému des regrets qu'on lui exprime partout, avec le vœu unanime de le voir compter, autrement qu'en passant, dans l'armée de Lyon.

L'idée d'une permutation lui a déjà traversé l'esprit : c'est par raison qu'il y résiste. Ne part-il pas déjà trop tard ?

M<sup>me</sup> de Lossèbe veut l'avoir une fois à dîner avant son départ ; elle insiste auprès de son mari, qui trouve que l'on s'est vu bien assez comme ça. Le général a même quelques mots sévères :

— Ne dirait-on pas que vous voulez jeter votre fille à la tête de ce garçon ?

Ce n'est pas à lui, cependant, que reste le dernier mot de la discussion. Sa femme lui prouve qu'on n'a pas vu M. de Kerhédren plus que les autres et qu'on peut bien le recevoir une fois à dîner dans l'intimité, à la veille de son départ.

Elle subit un autre assaut de la part d'Hermance,

qui a son franc-parler avec tout le monde et spécialement avec elle. La jeune femme est venue lui dire que son affection pour Nelly l'oblige à éclairer sa mère sur certaines choses. M<sup>me</sup> de Lossèbe n'a pas pu voir tout ce qu'elle et Andrée ont vu. Organiser cette réunion d'adieu, c'est mettre le feu aux poudres. Certes, Hermance ne comprend que le mariage d'inclination, mais les parents n'ont pas le droit d'en favoriser l'étincelle s'ils ne sont résolus à aller jusqu'au bout.

— Or, Nelly aime M. de Kerhédren. Qui sait si ce n'est pas réciproque et si, sous votre égide, demain, ils ne se sépareront pas fiancés ? Vous n'aurez pas le droit, ensuite, de mettre des bâtons dans les roues.

— Vous allez un peu vite, répond M<sup>me</sup> de Lossèbe, avec la pointe d'accent méridional qui se souligne toujours chez elle dans les grandes circonstances. Mais je vous déclare que M. de Kerhédren me plaît beaucoup. Comme je le disais au général, puisqu'il part, tout cela tombera tout seul, et nous aurons toute facilité pour nous renseigner à fond et ne reprendre l'affaire que si elle me satisfait.

...On ne joue pas ainsi avec le cœur : la jeune femme s'emballe et la conversation se prolonge longtemps.

— Elle est bonne ; elle est excellente ; elle nous adore, mais, vrai ! elle est trop bête. Tant pis pour eux tous ! dit en rentrant Hermance à sa belle-sœur.

Le dîner a donc eu lieu le lendemain. On ne s'est séparé qu'après minuit et, sitôt chez lui, Pierre écrit à Faubert :

« Mon cher ami,

« Si je n'étais au moment de te retrouver à Vincennes, je te demanderais de me donner vingt-quatre heures ici, car je deviens tout à fait fou. Il n'y a plus qu'à me lier et à m'enfermer à Charenton, si mon état mental me fait refuser à la Chartreuse.

« Je crois que j'aime M<sup>lle</sup> de Lossèbe.

« Remarque que je te dis : je crois !

« Je n'en suis vraiment pas sûr : premier signe de ma folie.

« Or, je le crois. Et pour ce qui est d'elle, ce n'est pas douteux : les parents m'attirent et m'accueillent chaque jour davantage.

« Alors quoi ?... Un mariage !... Et, à cette idée, tout se cabre en moi.

« Ne crois pas surtout que la mort de M. de Céral soit pour quelque chose dans la révolte de mon être à l'idée d'enchaîner sa liberté. Non ! j'ai lu cette nouvelle dans *Le Gaulois* avec une indifférence totale. Crois plutôt ce que tu voudras.

« Pauvre petite Nelly ! Je ne sais pas ce que je dis. Je ne sais pas ce que je pense.

« En somme, Lyon m'a porté la guigne. J'étais mort. J'avais une sérénité d'outre-tombe, l'indiffé-



rence et le détachement complet... presque une sorte de bonheur... Je suis, hélas! ressuscité!... J'aime, je lutte, je vis... Je souffre!...

« Je deviens mauvais comme tout; hier, en rentrant chez moi, j'ai cassé une chaise, furieux d'avoir encore appelé deux fois Mlle de Lossèbe Mlle Madeleine! furieux, en la regardant, de n'avoir vu que des cheveux d'or, Mont-Evron, le passé!

« Franchement, je n'ai pas le droit de l'épouser ainsi. Encore tout à l'heure, quand elle me parlait et pouvait me croire à l'unisson d'elle-même, se doutait-elle qu'elle avait affaire à un fou? Un fou qui, en la regardant, en voyait une autre; qui, en l'écoutant, entendait une autre voix.

« Que faire?... Lui dire tout? Je la vois demain, et c'est ce qui me va le mieux à tous égards. Tu le sais, je déteste les biais. Advienne que pourra.

« A la grâce de Dieu!... A bientôt, mon bon Georges.

« PIERRE. »

« P.-S. — *Le Gaulois* ne fait aucun commentaire sur la mort de Céral. Où cela a-t-il eu lieu? Où étaient-ils tous? Aux eaux? En Bourgogne? A Mont-Evron?... Si tu ne le sais pas, ne prends pas la peine de t'en informer. Cela m'est tout à fait égal... »

## VII

C'est dans sa terre de Bourgogne que Paul de Céral s'est éteint, morne, silencieux, indifférent à tout, n'écoulant pas plus les consolations que les plaintes.

Après la terrible secousse de la rencontre, qui avait laissé la santé de sa femme si profondément ébranlée, les médecins lui avaient conseillé de s'éloigner quelques semaines, quelques mois, pour permettre aux nerfs de la malade la détente d'une solitude absolue. M. et Mme d'Altemare avaient abandonné à leur fille tout un étage de la villa et ne se montraient à elle que lorsqu'ils y étaient conviés.

De durs moments passèrent ainsi pour tous. Céral, après s'être traîné de station en station sur la côte d'azur, répétant qu'en somme vivre, c'est s'ennuyer, ne trouvant plus de goût à quoi que ce soit, ne s'intéressant même plus à Madeleine, ne cherchant même plus à étayer sa pauvre santé à lui, Céral a fini par venir échouer un matin d'hiver dans son château des Carrières.

Son vieux docteur, ses anciens domestiques, consternés du changement opéré dans la physiologie du jeune homme, effrayés de sa toux et de la rigueur de la saison, l'ont supplié de retourner au pays du soleil.

— Tant pis! leur a-t-il répondu avec un mauvais sourire. Je renonce à tout. Assez de luttés! Tout

ce que je demande, c'est un moyen d'oublier que je vis, jusqu'au moment où je ne vivrai plus.

Quand Madeleine est rentrée en possession d'elle-même, de son esprit, de ses forces, elle s'est aussitôt informée de son mari. Et, dès qu'elle l'a su en Bourgogne, mal en train, disaient quelques lignes confuses, elle a déclaré à ses parents, malgré l'opposition de ceux-ci, qu'elle partirait sur-le-champ, et seule :

— Ne m'empêchez pas de remplir les devoirs que vous m'avez forcée d'accepter. Vous craignez que je souffre? Il fallait le craindre plus tôt. J'ai bu la lie du calice. Je ne sais ce que me réserve l'avenir. Mais je ne souffrirai jamais autant que je le mérite à mes yeux.

Et elle a encore bien durement lutté dans les horribles scènes qui l'attendaient aux Carrières : son mari moribond, plongé dans les folies de l'alcool, ne reconnaissant plus, ne voulant plus voir personne.

— Comment, docteur, ne m'avez-vous pas prévenue. Et comment ne l'avez-vous pas arrêté, vous, un vieil ami de sa famille?

— Hélas! madame! Je n'ai pu voir Paul qu'une fois à son retour. Depuis, toutes mes démarches, toutes mes lettres suppliantes ont été vaines auprès de lui; sa porte est restée hermétiquement close. De plusieurs côtés, j'avais entendu dire qu'il se mettait à boire et je savais bien que, pour lui, c'était la mort, la mort rapide... Courage, madame, rien ne pouvait le sauver.

Madeleine a été admirable de patience, de douceur et de fermeté, pour assister jusqu'à la fin celui que ses parents, appelés à la dernière limite, ne trouvent plus que comme un agonisant sans force, sans regard et sans voix.

## VIII

Paul de Céral n'a pas laissé de testament. Son immense fortune se dispersera entre des héritiers plus ou moins indirects, après l'usufruit auquel le contrat donne droit à Madeleine. La seule disposition écrite qu'on ait trouvée de lui a été transmise avec embarras par le notaire. Elle vise la terre des Carrières et la laisse en entier à la famille de Thomas Tronchon, jardinier du château.

M. et Mme d'Altemare ont bondi d'indignation et déclaré que, vu l'état de leur gendre au moment où il a pris par cette disposition, on ne pouvait la considérer comme valable. Madeleine les a aussitôt arrêtés :

— J'ai horreur de ce château. Il me serait impossible de l'habiter encore. Laissez-moi regarder comme providentiel l'arrêt qui me délivre de tout ce qui se rapporte à lui. Je ne veux pas davantage de l'hôtel de Paris. Je ne veux rien!

C'est à Mont-Evron que Madeleine s'installera



pour l'été. Sur l'invitation de ses parents, elle a choisi l'appartement réservé autrefois à sa grand-mère. C'est cette petite aile du château qui a toujours eu et qui a plus que jamais toutes ses prédilections. Dans cette grande belle chambre, si pleine d'échos, elle se retrouve avec bonheur seule et libre, libre de penser, libre enfin de se souvenir et de pleurer!

Elle ne veut rien changer aux choses devenues siennes depuis la mort de la vieille dame, qui lui a tout laissé. Elle regarde chaque objet, rouvre chaque meuble, chaque tiroir. Les hautes fenêtres l'inondent du chaud soleil, des senteurs du bois et des fleurs, du chant des oiseaux. Dans cette solitude, qu'elle se fait complète, elle passe les meilleures heures qu'elle ait vécues depuis... l'adieu du Tonkin!

L'adieu de Pierre!

Comme tout cela revit aussi dans son cadre aimé!

Chaque matin, dès l'aube, avant même d'avoir vu sa femme de chambre, Madeleine est toute prête pour la messe matinale. En revenant de l'église, elle ne manque jamais de s'arrêter à la tombe de M<sup>me</sup> de Mallevall; et, chaque fois, son regard se rive immuable sur la petite couronne, qui a résisté à la rouille de l'hiver.

Oui, c'est là qu'elle passe encore les meilleurs moments de sa journée. Pour ne pas les perdre, elle se sent résolue d'avance à prolonger l'automne après l'été à Mont-Evron. Cette tombe blanche, avec son double souvenir, l'attire comme un aimant. Elle croit y lire le nom de Pierre auprès de celui de sa grand-mère : l'affection qui a béni son enfance et l'amour qui semblait devoir illuminer sa vie, tous deux également morts, glacés, perdus à jamais!...

...Et cependant là, plein d'échos vivants!...

Quelquefois, à la fin de la journée, revenant de la prière du soir ou de l'école des sœurs, Madeleine repasse encore par le bosquet que domine la croix, et il faut la cloche du château pour l'arracher à cette nouvelle station comme à un doux rêve trop tôt fini.

Elle se repose. Elle se permet le repos après tant de luttas, après les affreuses scènes de la fin de Céral.

— Peut-être, pense-t-elle tristement, mon expiation commence-t-elle à racheter ma faute. Mais la sait-il, mon expiation? Sait-il mon martyre? Si je pouvais un jour avoir son pardon!... Si je pouvais surtout le savoir heureux!...

Et la première prière de Madeleine est toujours pour Pierre, pour que le Ciel mette sur sa route à lui une femme qui lui donne le bonheur, et pour que le Ciel mette sur sa route à elle un jour qui lui apporte le pardon.

— Mon Dieu, que je ne le revoie jamais : je l'accepte et le demande! Mais que je ne meure pas sans savoir qu'il m'a pardonné.

Sa vie se passe en souvenirs et en prières. En se détachant de tout, son âme s'est élevée; dans ses heures pénibles, elle s'est souvenue de ce que lui avait dit sa grand-mère, de ce que Pierre lui avait raconté de sa mère et de ses sœurs, et elle frémit en pensant au peu de place que tenait jadis dans sa vie ce qui fait maintenant sa seule consolation.

— C'était le seul reproche de Pierre, pense-t-elle en soupirant. Il aurait été si content de me voir comme je suis maintenant... Comme je suis?... Hélas! une ruine!.. Jeunesse, bonheur, espoir, famille, affections... plus rien! Plus rien debout en moi, que lui et Dieu!

Par moments, elle se persuade que le couvent l'appelle, et elle se voit au Carmel, séparée du monde par des grilles épaisses qui n'en doivent plus rien laisser filtrer. Puis des scrupules l'assaillent : si elle ne tient plus qu'à une chose en ce monde, elle y tient autant qu'à la vie et n'en demanderait le détachement qu'en demandant la mort.

— Occupez-vous, madame. Faites du bien, travaillez pour le bon Dieu. On n'a nul besoin pour cela de la vocation religieuse que vous n'avez pas.

La bonne femme de Supérieure, qu'elle va voir souvent à l'école du village, lui parle sans cesse ainsi, et Madeleine est résolue à faire confirmer cet avis, à en profiter, en tout cas, pour mettre quelque chose de chrétiennement utile dans son existence, quelle qu'elle soit.

Cela seulement la décidera à rentrer à Paris, au lieu de passer à Mont-Evron l'hiver après l'été et l'automne. Elle n'a plus le chaud soleil, les senteurs des bois et des fleurs, le chant des oiseaux, la quiétude lente et chaude des longs jours encaдрés par les visites au bosquet que domine la croix. La terre, sèche et rude, s'est débarrassée même de sa dernière parure de feuilles mortes et se fend sous le pas qui fait craquer la gelée blanche. Les arbres se dressent tout nus et tout noirs. La nuit, à peine chassée quand sonne la messe, est déjà retombée quand l'église se vide après la prière. C'est tout à fait la saison triste, celle où l'on aime à se blottir dans son *home* bien clos, à oublier, devant le feu gai qui pétille, que, dehors, le vent souffle avec violence, que la terre est nue, que le ciel est sans lumière et sans chaleur.

Ceux que la campagne retient encore loin de Paris sont ceux qui y cherchent d'autres jouissances que celles de la campagne elle-même. Il y a la chasse, qui est le *clou* pour la plupart; les réunions de famille; la vie de château... une question de chic! Ce qui retient Madeleine, elle, c'est tout le contraire de ces choses : c'est la solitude devenue plus complète encore depuis le départ de sa famille; c'est le silence, c'est le néant; c'est cette vie qui lui semble pour elle dorénavant la meilleure.

Si elle s'écoutait, elle ne remettrait plus les pieds



à Paris. Mais le deuil de ses parents ne durera pas, le château se rouvrira au mouvement et au monde; elle ne veut pas rester en parasite, si peu à l'unisson des siens; elle doit se faire une vie à elle, et c'est cette vie qu'elle cherchera à faire utile devant Dieu.

## IX

Madeleine a donc pris boulevard Haussmann, dans la maison de ses parents, un petit entresol qu'ils avaient réservé pour Christian. Elle a tenu à se donner encore la messe de minuit à Mont-Evron; puis avec un vrai regret, mais avec la résolution énergique qu'elle apporte maintenant à toutes choses, elle a quitté sa chère solitude, son repos, la causerie avec ses souvenirs; et, en quelques heures, sa rapide installation était faite à Paris pour le 1<sup>er</sup> janvier.

Elle n'oublie pas sa promesse à la vieille sœur supérieure et va voir de sa part non seulement les sœurs de sa paroisse, mais celles de la rue du Bac, qu'on lui a spécialement recommandées. Tout de suite, elle se trouve prise dans un réseau d'œuvres qui accaparent tout son temps, et les jours succèdent aux jours, rapides et remplis.

Ce n'est pas à dire malgré cela qu'elle oublie ou sente moins vivement les échos du passé; par moments, elle s'arrête comme broyée, le vide au cœur, sans une main amie qui la relève et l'encourage. Cela lui serait si bon, une main amie pour panser ses blessures, un cœur ami pour déverser le sien! Mais elle s'est murée elle-même dans sa douleur et ne laisse personne y jeter la sonde. Elle ne veut voir qui que ce soit en dehors de sa famille, chez qui elle s'oblige à monter tous les jours et à prendre généralement un repas sur deux. Là, toujours contenue, toujours aux aguets, elle se sauve dès qu'elle entend sonner. Pas si vite cependant qu'elle n'entende parfois quelques bribes de conversation.

Or, un jour, ce qu'elle entend la tient clouée sur le sol, immobile derrière la lourde portière sous laquelle elle vient de disparaître.

— Vous ne savez pas qui je viens de rencontrer? J'en suis encore tout émue. Cela m'a rappelé tant de choses, tant d'épreuves pour vous et votre pauvre Madeleine... M. de Kerhédren!

— Je croyais qu'il était en train de se marier à Lyon, répond froidement M<sup>me</sup> d'Altemare.

— Je l'ai entendu dire aussi, mais il paraît que sa batterie a été rappelée à Vincennes, et il y est réinstallé depuis quelques mois. C'est lui qui m'a raconté tout cela (sauf le mariage, bien entendu) comme je l'arrêtais devant l'Opéra pour lui parler de sa campagne au Tonkin, le féliciter de sa croix, de ses succès là-bas.

— C'est de l'histoire un peu ancienne.

— Je ne l'avais pas vu depuis, et le pauvre

garçon a le regard si triste! C'est une lamentable histoire que la sienne, vous ne pouvez le nier. Il est resté charmant malgré tout, avec sa belle figure, sa belle prestance. Moi, je l'ai toujours dit: j'aurais eu une fille, je la lui aurais donné les yeux fermés. Mais ne prenez pas cela pour une critique, chère amie. C'est tout au plus un regret, un regret de mon affection pour vous et pour Madeleine.

Celle-ci en a entendu assez. Elle est descendue chez elle et, la tête dans les mains, ne se répète qu'une chose: Pierre se marie! Puis, tout à coup, elle glisse sur ses genoux, et les yeux levés vers le grand crucifix qui semble remplir sa chambre:

— Merci, mon Dieu! Merci du fond de mon âme! Faites qu'il soit heureux!

Elle reçoit un autre assaut, et un assaut direct, et un assaut méchant de M<sup>me</sup> Darmeuse, qu'elle a rencontrée malgré elle et qui a cherché aussitôt à lui porter un coup droit.

Après des compliments de condoléance sur la mort de Céral, qu'elle souligne avec une insistance voulue:

— Que de changements partout depuis deux ans! M. de Kerhédren se marie. Vous devez savoir cela?

— Je l'ai, en effet, entendu dire, répond Madeleine avec une brève hauteur et un calme d'une profondeur et d'une sincérité qui stupéfient Roberte.

— Il paraît que la jeune fille est charmante; c'est tout à fait un mariage d'inclination; le coup de foudre! Ils se sont rencontrés dans le monde, à Lyon, et s'adorent depuis six mois. Le mariage doit être très proche, maintenant. On n'attend plus qu'un congé de M. de Kerhédren ou sa nomination de capitaine; je ne me rappelle plus au juste ce qu'on m'a expliqué...

Et Roberte, à qui l'on n'a rien expliqué du tout, se lance dans une série d'inventions, dévisageant Madeleine chaque fois qu'elle prononce le nom de Pierre ou qu'elle appuie sur quelque détail inventé à plaisir.

En vain! Elle ne découvre même pas une trace d'émotion et se mord les lèvres avec dépit.

Madeleine rentre chez elle brisée. Sa solitude lui semble tout à coup trop amère, et la route bien longue et bien désolée qui lui reste à parcourir ici-bas. Elle en suppute les années et pleure à l'idée qu'elle n'a que vingt-deux ans. Encore quarante ans, peut-être plus, un demi-siècle à passer ainsi! Ce n'est pas possible!

L'idée du Carmel réapparaît: la mort anticipée, n'est-ce pas là ce qu'il lui faut?

Elle court avenue de Messine: un frisson d'angoisse, qu'elle ne peut vaincre, la saisit au seul frôlement de la grille et des ténèbres, d'où sort, ignorée, la voix qui lui répond. Elle revient cependant, courageuse, dominant l'impression première, qui croît malgré elle.



— Votre place n'est pas ici, ma fille, lui dit doucement la Supérieure. Ce n'est point parmi nous que Dieu vous appelle.

Elle l'a senti elle-même et se retire docile. Les œuvres actives l'attirent davantage ; soulager ceux qui souffrent, c'est là son meilleur repos. Elle connaît si bien la souffrance, et ce doit être si bon de se sentir soulagé ! Ne voudrait-on pas d'elle chez les Filles de la Charité?... Une veuve, hélas ! Enfin, qui sait?... Et la voilà qui entre en pourparlers rue du Bac.

— Je vous mettrai en rapport avec notre sœur qui s'occupe du noviciat, lui dit celle qu'elle connaît davantage et à qui elle s'est d'abord ouverte de son projet. La voici justement, ajoute la religieuse quand la porte du parloir s'ouvre. Madeleine reste en extase comme devant une vision du Ciel...

...Cette démarche fière, cette tête haute, ce grand regard gris bleu qui descend au fond de l'âme... Et un sourire bon qui éclaire la physiologie sérieuse, quand l'autre sœur l'appelant :

— Tenez, voilà une jeune femme qui a besoin de vous.

Madeleine a tant prié, que le Ciel l'a entendue, et cette vision, c'est Pierre... Pierre devenu ange de pardon !

Elle voudrait se mettre à genoux, regarder, se taire... et mourir !

Elle est tellement troublée, qu'elle ne peut plus articuler une parole. Les voilà seules toutes deux, cependant.

— Nous serons mieux ici pour causer, a dit la jeune religieuse en refermant la porte d'un petit parloir.

Et, assise près de Madeleine, elle attend que celle-ci s'explique.

Elle attend en vain : pas un mot ! Elle ne voit que les yeux doux et tristes qui sont fixés sur elle et semblent implorer pitié. Son regard clair les perce à son tour et, descendant au fond de cette âme, se sent ému de tant de souffrance.

— Vous avez beaucoup souffert, madame, et vous êtes bien jeune ! Qu'importe ! C'est souvent ainsi. Prenez courage et parlez. Je vous assure que si nous pouvons quelque chose pour vous, ce sera de tout cœur.

— Ma sœur, je n'aurais pas osé vous chercher, mais c'est le Ciel même qui vous envoie ; car, avant tout, ce que je voudrais, ce qui peut me faire du bien, c'est votre pardon ! Vous êtes la sœur Marie-Véronique, n'est-ce pas ?

Et comme la religieuse, étonnée, fait un signe affirmatif :

— Je vous le demande, mais j'en étais sûre. Dites d'avance que vous me pardonnez, je vous en conjure.

— En doutez-vous, madame ? J'ignore ce que vous voulez dire. Mais quelle que soit la chose à laquelle vous faites allusion, si j'ai vraiment à vous pardonner, c'est fait, et devant Dieu, avec tout mon cœur.

Et simplement, franchement, avec un regard de sympathie chaude et vraie, elle lui tend la main.

Madeleine la saisit et la gardant dans les siennes :

— Vous me donnez le courage d'achever, mais ne retirez pas la parole donnée... Vous êtes la sœur de Pierre et, moi, je suis Madeleine d'Altemare... Mme de Céral, ajoute-t-elle en baissant la voix, tandis que les larmes qui remplissent ses yeux en jaillissent brûlantes. Pardon ! Pardon à vous, pour lui que vous aimez tant et que j'ai fait tant souffrir !

Et elle couvre de ses baisers et de ses pleurs la main que Marie de Kerhédren, songeuse, ne pense pas à retirer.

— Redites encore que vous me pardonnez. Oh ! si vous pouviez le dire aussi en son nom ! Croyez-vous qu'un jour je puisse espérer ce bonheur ? Je l'ai tant aimé, toujours et partout, et j'ai tant souffert !

— Pierre est généreux, madame. Quelle qu'ait été sa peine, il vous pardonnera. J'en réponds pour lui.

...Une heure a passé... Et quand Madeleine sort, cette fois, de la maison de Vincent de Paul, il lui semble qu'une vie nouvelle a commencé pour elle. Son cœur se sent allégé d'un poids immense ; une étoile lumineuse s'est allumée dans sa nuit.

La sympathie qui, pour naître, ne demande qu'un mot, un regard, un tressaillement, moins encore... rien ! avait jailli spontanément entre la jeune vierge et la jeune veuve ! Celle-ci, du premier coup, avait épanché tout son cœur et senti qu'elle avait enfin trouvé la main amie qui saurait l'aider à supporter son inguérissable blessure.

— Merci, merci, répétait-elle encore en partant. Merci du bien que vous m'avez déjà fait. Et merci de continuer votre œuvre en me permettant de revenir vous trouver.

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)







## CHEMIN MONTANT

SUITE



u bruit formidable du plancher, résonnant sous les pieds de ce visiteur qui pénétrait chez lui à la façon d'un bolide, le joueur de violoncelle s'interrompit sur un couac désastreux ; et se redressant à demi, avec un fort beau flegme, du reste :

— Monsieur, m'expliquerez-vous... commença-t-il.

— Je refuse toute excuse et toute explication ! clama Maurice.

— Lefeyve!... — Aussitôt le jeune homme fut debout. — Mon vieux camarade ! c'est toi ! J'aurais dû le deviner !

Et tous deux se serraient les mains avec effusion.

— Comment ! reprit Maurice, je te crois au bout du monde, en train de tailler des croupières aux Chinois, et tu joues du violoncelle incognito, ici, pendant que j'y suis moi-même !

— Je vais t'expliquer le mystère...

— Ne m'explique rien, pour l'instant ; viens que je te présente à ma femme.

Et Maurice tirait son ami vers la fenêtre.

— Ta femme ! exclama celui-ci, ta femme est là ?

— Mais, oui ! là, sur le chemin, en compagnie d'une jeune nymphe des bois qui, charmée par tes accords, nous a conduits jusqu'ici.

— Assez de lyrisme, Maurice ! murmura son ami, jetant un regard éperdu à son veston négligé et à ses pieds chaussés de pantoufles. Dans quel traquenard me prends-tu ? Je ne suis pas présentable, et ces dames doivent me voir !...

— Certainement elles te voient, et depuis un quart d'heure. N'est-ce pas que vous le voyez parfaitement ? Allons ! il est trop tard pour te mettre en frais de toilette, ce sera pour demain ; avance à l'ordre, mon lieutenant !

— Pas par la fenêtre au moins ! protesta son ami dans une dernière révolte, il y a une porte là, à côté.

Tous deux reparurent bientôt, en effet, à une petite porte qui ouvrait sur le sentier.

— Ma chère Isabelle, dit Maurice, je vous présente un vieil ami à moi dont je vous ai parlé souvent déjà, Maxime de Fontpreux, lieutenant de chasseurs... Mademoiselle Mac-Laur, je suis très heureux de pouvoir amener à vos pieds l'artiste émérite que vous désiriez connaître...

— Voyons, Maurice, murmura Françoise.

— Votre mari étant le principal coupable, madame, fit le jeune homme en s'inclinant, j'espère que vous voudrez bien excuser, ainsi que mademoiselle, le négligé de mon costume...

Isabelle répondit quelques mots gracieux, et Maurice, frappant sur l'épaule de M. de Fontpreux, l'interrompit au moment où il ouvrait de nouveau la bouche :

— Mon cher, nous n'avons pas le temps ! Pendant que nous causons ici ma tante s'enrhume sous les bosquets du Jardin Darralde... une tante, qu'à moins d'ingratitude outrée, Isabelle et moi, nous ne pouvons pas même laisser éternuer une seule fois ! Dépêche-toi, passe l'habit que tu voudras, des chaussures quelconques, et rattrape-nous. Je veux te voir, que diable ! Mais ma tante ne peut pas attendre !

Le jeune officier s'exécuta de bonne grâce, et les rejoignit très vite. Malgré tout, lorsqu'ils eurent gagné l'endroit du Jardin où ils devaient retrouver M<sup>me</sup> d'Auvray, ils ne purent que constater son départ.

— Isabelle, mon enfant, fit Maurice Lefeyve d'un ton tragique, je crois que, cette fois, nous sommes perdus, coulés à pic corps et biens ! — Puis, saisissant son ami par le bras : — Suis-nous ! c'est toi qui sauveras la situation.

Quand ils arrivèrent à la villa la présentation de M. de Fontpreux fit, en effet, diversion à la mauvaise humeur évidente de M<sup>me</sup> d'Auvray.

Mis au courant, en quelques mots, par Maurice, des susceptibilités à ménager, le jeune homme se montra auprès de la tante de son ami, empressé, gai, causeur, et acheva de faire sa conquête en affectant de se laisser accaparer par le charme de sa conversation.

Tandis qu'il paraissait écouter avec des hochements de tête attentifs, les détails que M<sup>me</sup> d'Au-



vray lui prodiguait sur le traitement sévère et minutieux que nécessitait sa santé si tristement compromise, les yeux vifs de M. de Fontpreux passaient de l'un à l'autre et s'en allaient chercher avec obstination le visage de Françoise, assise un peu à l'écart, près de la fenêtre. Lorsque sa tante parlait, la jeune fille semblait avoir l'esprit fort loin, mais, dès que Maxime de Fontpreux reprenait la parole, il sentait se fixer sur lui le regard droit et réfléchi de ses grands yeux.

Il expliqua qu'ayant reçu, au Tonkin, une blessure assez grave à la jambe, il avait été mal soigné, et l'immobilité malsaine à laquelle on l'avait réduit, réagissant sur sa santé générale, il s'était trouvé dans le plus piteux état. Heureusement, on avait pris le parti de le rapatrier, et, depuis qu'il respirait l'air de France, il renaissait à la vie. Un médecin de ses amis lui avait juré qu'un séjour d'un mois aux Eaux-Bonnes le remettrait complètement sur pied. Il n'y était que depuis quatre ou cinq jours et s'en trouvait déjà bien.

Là-dessus M<sup>me</sup> d'Auvray se lança dans de longues dissertations sur le Tonkin, son climat, les avantages et les inconvénients pour la France de sa colonisation, les défauts et qualités militaires des chefs chargés de cette mission, et qu'on aurait choisis tout différemment si on l'avait consultée...

M. de Fontpreux profita, enfin, du mouvement occasionné par l'entrée d'un plateau de rafraîchissements et s'esquiva avec adresse, jugeant, sans doute, qu'il avait sacrifié suffisamment à l'amitié, pour un jour. Il manœuvra de façon à se trouver près de Françoise.

— Puis-je croire, vraiment, mademoiselle, lui demanda-t-il, que je dois notre heureuse rencontre à l'attention que vous avez bien voulu prêter à mon violoncelle ?

— Cela doit être, répondit Françoise avec un sourire, puisque, en l'écoutant, j'ai pris le chemin de droite au lieu de celui de gauche. Je ne puis dire avec quel ravissement je vous écoutais ! Vous avez beaucoup de talent, monsieur !

Et comme le jeune officier protestait :

— Ne fais pas d'humilité superflue, lui déclara Maurice, M<sup>lle</sup> Mac-Laur ne s'y trompe pas. Quand tu la connaîtras mieux, tu sauras que, hors la musique, pour elle, tout est néant.

— Pas tout à fait, réclama Françoise.

— Enfin, avouez que vous m'avez en très pauvre estime, parce que je ne joue d'aucun instrument à cordes ou à vent ?...

Mais M<sup>me</sup> d'Auvray n'était pas disposée à laisser échapper si vite la proie qu'elle avait prétendu s'approprier :

— M. de Fontpreux, exclama-t-elle, coupant la parole à son neveu, vous jouez du violoncelle ? Il n'y a pas d'instrument au-dessus de celui-là, pour moi ! J'espère que vous voudrez bien, de temps en temps, me donner le plaisir de vous entendre. Ce

sera une véritable charité pour une pauvre malade !...

Le jeune lieutenant promit d'apporter, dès le lendemain, son violoncelle. Il tint parole et ne le regretta pas. Sa patience fut cependant mise à rude épreuve par les appréciations musicales de M<sup>me</sup> d'Auvray, qui, tout en prétendant qu'à la moindre mélodie, elle vibrerait comme une lyre, confondait avec hardiesse, Bach et Beethoven, Wagner et Weber, mais il trouva une compensation suffisante dans l'attention flatteuse de Françoise. La jeune fille ne pouvait se lasser de l'écouter, et la façon délicate et fine dont elle exprimait son plaisir et son admiration ravissait Maxime de Fontpreux.

Françoise ne voyageait jamais sans remplir ses malles de musique ; elle avait là toute une collection de partitions et de recueils qu'ils mirent au pillage, en causant et discutant. Puis Françoise s'assit au piano et les deux instruments mêlèrent leurs voix. M. et M<sup>me</sup> Lefeyve avaient disparu très vite ; M<sup>me</sup> d'Auvray, au bout d'une heure, gagna la pièce voisine : « sa faible santé ne lui permettant pas de supporter plus longtemps cette immense jouissance ». Les exécutants restèrent donc seuls, personne ne leur faisant remarquer la fuite des heures. Aussi se montrèrent-ils fort étonnés lorsque le soleil, à son déclin, les avertit que l'après-midi tout entier s'était écoulé sans que ni l'un ni l'autre s'en fussent aperçus.

Cette première expérience avait trop bien réussi pour qu'on ne la renouvelât pas. Le violoncelle de M. de Fontpreux finit par élire domicile dans le salon de la villa et son propriétaire en devint l'hôte permanent.

Continuant d'être en grande faveur auprès de M<sup>me</sup> d'Auvray, persuadée que tous ces concerts se donnaient en son honneur, le jeune officier se voyait honoré de ses confidences sur mille sujets variés, confidences qu'il écoutait avec une attention respectueuse, surtout lorsque Françoise se trouvait dans le voisinage. Comme on pouvait le prévoir, M<sup>me</sup> d'Auvray ne laissa pas échapper l'occasion de s'étendre sur les vertus du couple Lefeyve, si parfaitement assorti par ses soins.

— C'est une grande chose, déclarait-elle, que d'avoir la perspicacité qui discerne les caractères et sait deviner les compléments nécessaires aux diverses natures. Isabelle, sous des dehors légers qui ne sont que de la grâce, a toujours eu une gravité précoce ; Maurice est bien le mari solide, expérimenté, sérieux, le mari de *fonds*, dirai-je, qui lui était nécessaire. J'ai su le comprendre quand eux-mêmes ne s'en doutaient pas encore... ils me doivent bien leur bonheur !

La première fois qu'il entendit cette déclaration stupéfiante lui ouvrant des aperçus si nouveaux sur le caractère de son ami, M. de Fontpreux, abasourdi, chercha malgré lui le regard de Françoise, qui dissimulait avec peine son amusement



derrière un livre. Des incidents de ce genre, plusieurs fois renouvelés et suivis entre eux d'inévitables explications, contribuèrent à les familiariser l'un avec l'autre.

Puis, d'une façon toute naturelle, Maxime devint le compagnon assidu des promenades journalières, que l'on observait toujours strictement *dans l'intérêt de la santé de Françoise*, suivant le dire d'Isabelle. Soit à pied, soit montés sur les petits chevaux très doux du pays, ils s'en allaient par monts et par vaux, avec ou sans guide, à la recherche des points de vue pittoresques des environs.

Les premières fois, M. et M<sup>me</sup> Lefeyve surent sagement s'astreindre à rester auprès des deux jeunes gens. Puis l'étourderie et l'enfantillage d'Isabelle prirent le dessus, et comme elle trouvait la compagnie de M. de Fontpreux plus gênante encore que ne l'avait été celle de Françoise toute seule, elle n'allait que plus loin faire l'école buissonnière, entraînant Maurice sans trop de peine.

Françoise et le jeune officier se trouvaient ainsi jetés dans de continuels tête-à-tête, parfois durant plusieurs heures consécutives. Une intimité forcée ne pouvait manquer de s'ensuivre ; la sauvagerie un peu hautaine de Françoise fondait sous l'influence de l'humeur communicative et gaie de son compagnon. Après avoir causé musique et échangé leurs impressions enthousiastes devant les sites admirables qu'ils avaient sous les yeux, enchantés de si bien se comprendre, ils quittèrent les sujets vagues et leurs causeries devinrent promptement plus personnelles, surtout de la part de Maxime.

Il avait tout à la fois quelque chose de vif et de très doux, de riant et d'un peu rêveur qui faisait la grande séduction de sa nature sympathique. Il ne l'ignorait sans doute pas, et si Françoise avait eu plus d'expérience, elle se serait rendu compte que les confidences de M. de Fontpreux n'étaient pas absolument désintéressées et avaient un peu pour but d'attirer les siennes.

Ce but, Maxime ne pouvait, du reste, se vanter de l'atteindre. La jeune fille l'écoutait, il est vrai, avec intérêt et plaisir lorsqu'il parlait de lui-même ; encouragé, il lui exposait ses goûts, ses idées, racontait sa vie militaire, pour laquelle il avait une véritable passion, parlait de ses parents et en particulier de sa mère, qu'il aimait d'une tendresse profonde, source de bien des luttes et des déchirements pour lui, car il se trouvait partagé entre le chagrin de vivre sans cesse loin d'elle et le désespoir d'abandonner une carrière hors de laquelle il ne comprenait plus l'existence. Françoise interrogeait, discutait avec vivacité, approuvait ou blâmait ; mais, dès que la conversation se reportait sur elle, d'instinct, elle reprenait toute sa réserve ; et Maxime sentait qu'elle se retirait et se refermait comme une sensitive maladroitement effleurée.

Françoise y eût mis de la coquetterie qu'elle n'aurait pu choisir un moyen plus adroit pour captiver le jeune homme. Certes, elle n'y pensait guère, et il la sentait trop candide et trop droite pour se figurer qu'elle usât envers lui d'un tel stratagème. Mais, plus il se voyait tenu à distance, plus il avait le désir de franchir l'obstacle qu'on lui opposait : sentiment bien humain.

— Que pense-t-elle de moi, en réalité ? se disait-il ; n'arriverai-je donc jamais à le savoir ! Et quelle idée se fait-elle de la vie ? Quel rêve y a-t-il au fond de ses grands yeux si pensifs ?...

Un jour, il lui posa une question sur sa mère :

— Vous l'avez perdue ? Il y a longtemps ?

— Il n'y a pas encore cinq ans, répondit-elle, en baissant la voix.

Et il comprit qu'il ne devait pas aller plus loin.

Un autre jour, il put se dire qu'il avait fait un grand pas. Leur causerie tourna de telle façon que Françoise fut amenée à lui parler de sa sœur. Cette fois, elle se montra expansive et il comprit toute la place que cette affection tenait dans son cœur et dans sa vie. La drôlerie et la gaieté de Rosée, la beauté de ses cheveux, de son teint, la couleur de ses yeux, tout lui fut décrit minutieusement, sans que, du reste, il prêtât à cette description tout l'intérêt qu'il paraissait éprouver : il pensait beaucoup plus à Françoise elle-même.

— Rosée !... répéta-t-il cependant, quel singulier et charmant nom !

— Elle s'appelle Renée, en réalité, dit Françoise souriant ; mais son surnom lui va aussi bien que lorsqu'elle n'était qu'un bébé, et à cause de ma mère, qui le lui avait donné, je crois que nous ne pourrions jamais nous décider à l'appeler autrement.

— Vous auriez tort, en effet, reprit le jeune officier, puisqu'il lui va si bien.

Et il exprima son regret de n'avoir pas de sœur, confidence qui alla droit au cœur de Françoise. Maxime le devina :

— Enfin, j'ai touché une corde, se dit-il.

Et il ne se trompait pas. À partir de ce moment, sans bien même s'en rendre compte et par une pente toute naturelle, Françoise se mit à éprouver pour lui quelque chose de plus que l'intérêt amical mais indéfini qu'il lui avait inspiré jusque-là. Ce sentiment se confondait avec le plaisir, nouveau pour elle, de se voir l'objet constant des attentions à la fois très respectueuses et très empressées d'un jeune homme qui, par la simplicité jointe à l'extrême distinction de ses manières, savait donner un grand charme à leurs rapports continuels.

Pendant ce temps, Isabelle et Maurice, tout à leurs affaires personnelles, auraient été le plus souvent fort en peine de dire où ils avaient laissé leurs amis. Il est de toute justice d'ajouter qu'ils se sentaient pris, parfois, de vagues remords ; juchés l'un près de l'autre, sur quelque roche domi-



nant une mer de verdure, leurs yeux cherchaient alors, mais en vain, à découvrir Françoise et M. de Fontpreux, et ils échangeaient des reproches :

— Vraiment ! Isabelle, prononçait Maxime, tu ne remplis guère consciencieusement le chaperonage dont ma tante t'a chargée auprès de Françoise !

— C'est à toi de surveiller ton ami, ripostait Isabelle, s'il n'est pas assez gentleman pour qu'on puisse le laisser un peu seul avec une jeune fille sans inconvénient.

— De Fontpreux, bonté divine ! un raffiné comme lui ! C'est bien le dernier homme capable de commettre la plus légère incorrection. Seulement, il y a les convenances mondaines...

— Bah ! les convenances mondaines ! On n'a que faire de s'en embarrasser dans les Pyrénées ; c'est bon pour Paris et la province ! Et puis, après tout, terminait Isabelle en appuyant sa tête blonde sur l'épaule de son mari, quand bien même Françoise et M. de Fontpreux seraient en train d'ébaucher un petit roman, quel mal y aurait-il à cela ? Ils n'auraient qu'à le terminer comme le nôtre. Tu ne vas pas me dire que ce serait un malheur pour eux !... Est-ce que nous sommes malheureux ?

— Non. Mais toutes les femmes ne sont pas comme toi... ni tous les hommes comme moi.

Et la discussion se terminait par un double éclat de rire.

De son côté, Mme d'Auvray répétait à ses connaissances des Eaux :

— Ce jeune ménage est si parfait, si sérieux, que je puis leur confier ma nièce en toute sécurité d'esprit. C'est un grand repos pour moi, dans mon triste état de santé.

Les jours et les semaines passaient ainsi très rapidement, et Françoise éprouva une surprise mêlée de regrets, lorsque sa tante fit pour la première fois allusion à leur prochain départ.

— Allons, se dit la jeune fille, se gourmandant intérieurement, je ne suis pas raisonnable !... Sans m'en apercevoir, j'étais presque arrivée à vivre sans penser ; mais ce serait trop agréable de pouvoir ainsi jeter de côté les fardeaux que l'on doit porter.

Elle avait beau faire, elle se sentait reprise par toutes ses pénibles appréhensions, que, sans doute, le coup de baguette magique de quelque génie des Pyrénées, songeait-elle en souriant, avait fait envoler pour un temps trop court.

Un soir, quelques jours avant son départ, Françoise, accablée par la chaleur étouffante, n'avait pu se décider à se coucher, après s'être retirée dans sa chambre. Elle se sentait la tête lourde et, ayant éteint sa lumière, se plaça, en robe de chambre, dans un fauteuil, près de sa fenêtre entr'ouverte.

— Voilà une imprudence dont je serais bien grondée si M. Vernède s'en doutait ! pensa-t-elle en s'installant ; aussi je ne vais rester qu'une minute.

Malgré cette résolution, une brise tiède caressant son front, peu à peu elle s'assoupit.

Une odeur de cigare et un bruit de voix étouffées arrivant par la fenêtre l'éveillèrent à demi, mais pas assez pour la tirer de l'engourdissement qui pesait sur elle, quoique chaque mot vint frapper très distinctement son oreille.

— Tu t'emballes, mon bon ! disait la voix de Maurice Lefeyve ; pour combien de beaux yeux t'es-tu déjà emballé ainsi, sans compter les Chinoises ?

— Il ne s'agit pas seulement de beaux yeux, répondait celle de Maxime ; il y a bien autre chose !

— Une jolie tête, j'en conviens, mais pas une belle femme. Elle est trop petite, trop menue... Non, je ne m'explique pas ton enthousiasme ; regarde-la donc à côté d'Isabelle !

— Naturellement, mon cher, reprit le timbre doucement railleur du jeune lieutenant, ta femme personnifie ton idéal ; mais puisqu'il n'est plus permis aux autres d'aspirer à cet idéal, admetts, au moins, qu'ils cherchent ailleurs ! Je ne dis pas, du reste, continua-t-il, semblant rêver, que je n'aie pas vu de femme plus belle, mais elle est la première que j'admire de cette façon-là. Elle a un attrait tout particulier qui ne tient ni à son visage ni à son extérieur, qui est par delà... C'est cela ce qui me prend, me charme, ce que je contemple...

— Eh bien, moi, je contemple que tu vas faire, si tu continues, la plus grosse bêtise de ta vie ! Écoute-moi, je te connais à fond, et tu m'accorderas du bon sens, sinon de la poésie. Eh bien, ce n'est pas là, mais du tout, mais du tout ! la femme qu'il te faut ! La fatigue, l'ennui, les beaux paysages, tout, ici, te portait à la mélancolie et aux rêveries ; elle s'est trouvée dans la note et tu cries : « Voilà mon idéal ! » Mais je sais bien que chez toi, ces humeurs-là ne sont que passagères, et qu'en ménage cet idéal ferait ton malheur au lieu de faire ton bonheur. Elle est de ces femmes qui pensent infiniment trop, qui vous donnent sans cesse des problèmes moraux à résoudre et débussquent à tout propos, à travers la vie, un tas de petites bêtes gênantes qu'il vaudrait bien mieux laisser dormir. On admire ces femmes-là, mon bon, tant qu'on veut, mais on ne les épouse pas...

— Laisse donc ! interrompit Maxime avec une légère impatience. Je ne te demande pas de préciser les choses ; je suis sous le charme, te dis-je, un charme que tu ne peux comprendre, je ne te demande que de ne pas le troubler... Françoise... ce nom grave lui va si bien !... Mac-Laur?... C'est singulier, seraient-ils d'origine étrangère ?

— Oui, d'origine irlandaise, mais cela remonte à bien des générations, répondit Maurice.

Et le reste de sa réponse se perdit dans l'éloignement, car tous deux avaient repris leur marche.

Françoise, en entendant prononcer son nom par le jeune de Fontpreux, ouvrit les yeux et se re-



dressa brusquement dans son fauteuil : c'était d'elle que Maurice et son ami parlaient !... Une rougeur lui monta au front, tandis que les expressions et l'accent de Maxime lui revenaient à la mémoire ; son cœur se mit à battre follement.

— C'est ridicule !... s'écria-t-elle, se levant tout à fait.

Et elle ferma sa fenêtre avec impatience.

Elle était irritée contre elle-même de l'émotion qu'elle ressentait, mais ne pouvait arriver à la surmonter.

— Il m'aime ainsi ! se répétait-elle, immobile au milieu de sa chambre. Quelqu'un m'aime !

Et un grand orgueil très doux lui remplissait le cœur.

Chaque jour, lorsqu'on lui apportait son courrier, Raoul Vernède le compulsait d'un doigt impatient, et chaque jour, c'était le même commentaire attristé :

— Rien encore ! Que fait donc l'enfant ?

Parfois il ajoutait :

— Voilà maintenant que je me suis fait un besoin de ses lettres ; il ne manquait plus que cela ! Et un pli profond se creusait entre ses deux sourcils.

Enfin, un matin, au milieu de la pile de journaux et de papiers, il avisa une petite écriture fine et ferme qu'il salua d'une exclamation joyeuse :

— Ah ! enfin !

Il déchira l'enveloppe et tira la lettre. Son visage se rembrunit un peu en voyant qu'elle était fort courte :

« Cher bon ami,

« Vous avez bien raison de me faire des reproches ! Je ne sais comment j'ai pu rester si longtemps sans vous écrire et comment les jours ont passé si vite. Ma seule excuse c'est que nous avons fait, ces dernières semaines, des quantités d'excursions dans lesquelles nous a entraînés l'ami de Maurice, M. de Fontpreux. Je vous parlais de lui dans ma dernière lettre, n'est-ce pas ? Nous avons fait aussi beaucoup de musique ensemble, lui et moi, et vous savez que lorsque j'ai de la musique dans les oreilles, je n'entends plus sonner les heures. Figurez-vous, même, que je me suis laissé entraîner au Casino et que j'ai dansé ! Vous le voyez, j'ai pris des distractions autant et plus que vous ne me l'aviez recommandé. Je suis sûre que vous serez enchanté de ma bonne mine et que vous me ferez des compliments. J'espère vous voir bientôt à la Forestière ; j'y serai dans deux jours ; papa doit y arriver à la fin de la semaine prochaine. Rosée m'a écrit ; elle paraît ravie de son tour en Angleterre avec M<sup>lle</sup> Thivet. Elle me dit qu'elle a déjà mis tout en ordre à la Forestière et que je n'aurai qu'à m'asseoir et à admirer. Je suis toute

« disposée à admirer, mais je ne compte pas rester assise, je me sens très active.

« A bientôt donc, cher bon ami, j'ai grande hâte de vous revoir et j'espère que vous serez content de votre petite

« FRANÇOISE. »

Après la lecture de cette lettre, Raoul Vernède resta songeur ; il la glissa dans son portefeuille, en hochant la tête, et, bien des fois dans la journée, la tira pour la relire, avec le même mouvement du front, pensif et préoccupé.

#### XIV

Le plus tôt qu'il le put, M. Vernède boucla sa valise et prit le chemin de la Forestière, où toute la famille Mac-Laur se trouvait maintenant réunie. Il y arriva impromptu, un après-midi, ayant fait à pied le trajet assez court de la gare au château. Il pénétra directement dans le salon, en dépit de la poussière du voyage et malgré un bruit de voix inusité qui eût pu le mettre sur ses gardes.

Une serre donnait accès du parc dans le salon ; Raoul Vernède parvint ainsi, sans être remarqué, jusque sur le seuil de la pièce. La première personne qu'il aperçut fut Françoise ; elle lui tournait le dos et causait, très animée, avec un jeune homme inconnu, de taille moyenne mais dégagée, pâle, avec de grands yeux noirs très vifs qui ne se détachaient pas un instant du visage de la jeune fille.

— Comment, c'est toi, Vernède ! s'écria M. Mac-Laur, apercevant enfin son ami.

Il était en train de montrer un nouvel engin de pêche à Maurice Lefeyve, son voisin de campagne, tandis qu'un peu plus loin M<sup>me</sup> Lefeyve et la baronne Mac-Laur s'entretenaient sur un canapé.

En entendant l'exclamation de son père, Françoise se retourna vivement. Elle fut la première auprès de Raoul Vernède et lui serrant les mains, toute joyeuse :

— La bonne, bonne surprise ! Je croyais que vous ne viendriez jamais !

L'accueil général fut chaleureux. Vernède connaissait déjà Maurice Lefeyve, qui lui présenta son ami, M. de Fontpreux. Les yeux sombres et perçants du voyageur inspectèrent le jeune homme avec une attention si particulière que celui-ci ne sut trop comment l'interpréter. Puis, Raoul Vernède, s'excusant de l'état de sa toilette, demanda la permission de se retirer pendant quelques instants.

A travers les rideaux de sa fenêtre, il aperçut bientôt les visiteurs, auxquels on faisait les honneurs du parc ; Maxime de Fontpreux marchait à côté de Françoise, et ils semblaient avoir repris, avec une nouvelle animation, la conversation interrompue par l'arrivée de Raoul Vernède.



— Elle n'est plus la même, murmura celui-ci ; elle a dans toute sa personne un reflet de bonheur intime... Allons ! vais-je m'en plaindre, quand sa tristesse m'a donné tant d'inquiétude.

Il se détourna de la fenêtre, d'un mouvement brusque, et aperçut son visage reflété dans une glace :

— Mon Dieu ! que j'ai l'air vieux, fit-il lentement ; mais qu'importe ?

Maurice, sa femme, et leur hôte et ami étaient retenus à dîner ; ils passèrent donc à la Forestière tout le reste de l'après-midi et une bonne partie de la soirée.

Maxime se montra à tous sous le jour le plus favorable. Après le départ de leurs invités, M. et M<sup>me</sup> Mac-Laur, de même qu'une vieille tante du baron, M<sup>me</sup> de Freybourne, alors en visite au château, ne tarirent pas d'éloges sur la distinction du

jeune homme, la gaieté et le charme de sa conversation, etc.

Rosée, qui avait passé la journée avec ses cousins, chez M. d'Auvray, dont la propriété touchait la Forestière, tomba, à son retour, au milieu de ce concert de louanges. Elle feignit de s'arracher les cheveux de désespoir :

— Comment, j'ai manqué un pareil phénix ! Le reverrai-je au moins ? C'est qu'il y en a très peu, de phénix dans le pays !

— Ami, dit Françoise à Raoul Vernède, regardez Rosée et dites-moi ce qui lui est arrivé. Je ne la reconnais plus ! C'est presque à croire que M<sup>lle</sup> Thivet l'a changée pendant leur voyage, tant elle a grandi et pris l'air d'une femme en l'espace de deux mois. Regardez-la un peu !

M.-A. ALHIX.

(La suite au prochain numéro.)



## LE RETOUR

*L'absent, qu'on n'osait plus attendre, est revenu.  
Sans bruit, il a poussé la porte.  
Son chien aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,  
Et par la grande cour l'escorte.*

*L'enfant blond d'autrefois est un homme aujourd'hui,  
Par delà l'équateur, sa trentaine est sonnée,  
Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.  
Par les soleils de mer, sa peau rude est tannée.*

*Du vieux perron de pierre, il monte l'escalier.  
Les fleurs d'un chèvrefeuille antique  
Versent comme autrefois, leur baume hospitalier  
Au seuil de la maison rustique.*

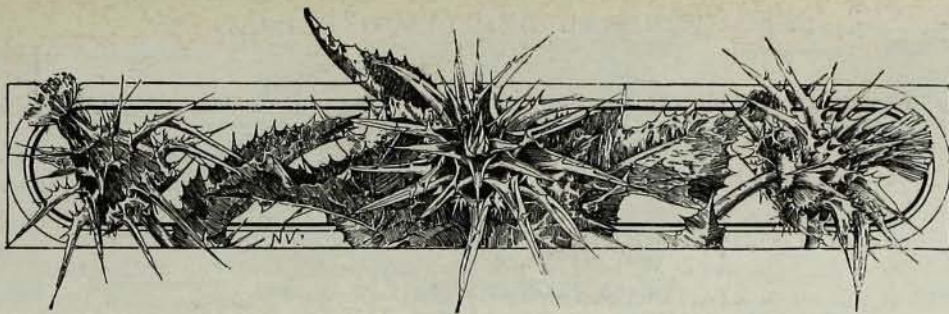
*Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil ;  
C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête.  
Qui va-t-il retrouver ? Les siens portant un deuil  
Ou des êtres nouveaux dont le cœur est en fête ?*

*On l'aperçoit d'abord : — « Quel est cet étranger  
Qui chez les autres se hasarde,  
Sans éveiller la cloche et semble interroger  
Si gravement ceux qu'il regarde ? »*

*Servantes et valets ne le connaissent pas ;  
Mais la maîtresse, assise, et près du feu courbée,  
Se lève toute droite et lui tend ses deux bras.  
En étouffant un cri de mère, elle est tombée.*

ANDRÉ LEMOYNE





## ❧ Revue Musicale ❧

La lettre de Saint-Saëns et *Le Vaisseau-Fantôme* à l'Opéra-Comique. — Opéra : Tamagno, *Otello* et *L'Etoile*. — Nouvelles de l'Opéra-Comique. — Grands et petits concerts. — Nouveautés de choix.



os lectrices ont pu lire la lettre que M. Saint-Saëns écrivait à un conseiller municipal de Paris au sujet de la création d'un nouveau théâtre lyrique au Châtelet. Nombre de journaux et toutes les gazettes musicales ont reproduit l'opinion du célèbre chef de la jeune école française, où il jette le cri d'alarme sur la wagnérisation de l'art et de l'âme de la France. Ne pouvant repro-

duire intégralement ce document autorisé qui, sous la plume d'un tel maître, prend les proportions d'une prophétie pour un grand nombre de ses lecteurs, nous citerons seulement ces phrases caractéristiques :

« Si la ville nous dote d'un grand théâtre de musique, il faut que ce soit pour réagir contre cette tendance (la wagnéromanie), il faut qu'on n'y puisse représenter que des ouvrages écrits par des Français ou par des étrangers, à l'intention de la France. » Puis, plus loin : « Mais, si c'est pour voir *L'Or du Rhin* alterner sur l'affiche avec *Le Trouvère*, alors que de temps en temps, pour remplir un cahier des charges, on montera, de façon à le faire tomber, un ouvrage français, non, il n'en faut pas ! L'école française est déjà bien malade ; ne l'achevez pas ! »

On devine que c'est la première du *Vaisseau-Fantôme* qui nous a remis en mémoire l'opinion du grand maître Saint-Saëns sur le wagnérisme.

Après avoir envahi les salles de concerts, puis l'Opéra, voilà que l'Opéra-Comique a voulu avoir aussi son petit drame wagnérien ; où s'arrêtera-t-on dans cette voie ?

Malgré notre désir d'entendre l'œuvre du titan de la musique allemande, et n'ayant pu pénétrer encore dans son nouveau temple parisien, nous ne donnerons que le mois prochain l'analyse du *Vaisseau-Fantôme*.

Voici, en attendant, la distribution des rôles :

Le Hollandais, M. Bouvet ; Daland, M. Belhomme ; Erick, M. Jérôme ; le pilote, M. Carbonne. — Senta, M<sup>lle</sup> Marcy ; Marie, M<sup>me</sup> Andral.

A l'Opéra, après le gala donné pour l'œuvre des « Enfants de France », le célèbre chanteur Tamagno a encore donné plusieurs représentations de *Otello*, de Verdi ; cela a reposé de Wagner. Depuis, on s'occupe de *L'Etoile*, si souvent annoncée.

Le grand chanteur Maurel a retrouvé tous ses succès dans *Don Juan*, à l'Opéra-Comique. On pense qu'un drame lyrique en deux actes, de MM. Cain et Adenis, musique de M. Pfeiffer, sera donné à la fin de la saison par M. Carvalho.

Parmi les grands concerts, il convient de placer au premier rang les belles séances d'orgue, avec chœurs et orchestre, que donne chaque année M. A. Guilmant, au palais du Trocadéro. Ses programmes sont toujours admirables par le choix des ouvrages, des auteurs et des artistes. Le public a été subjugué par cette musique imposante, en écoutant le superbe *Oratorio de Noël*, de Saint-Saëns, dont les chœurs, exécutés par les chanteurs de Saint-Gervais, et l'orchestre, conduit par M. Gabriel Marie, atteignirent à la perfection. De quels applaudissements ne furent-ils pas l'objet, avec le célèbre organiste ? Dans la *Toccata en sol*, de Brahms (1<sup>re</sup> audition), comme dans une *cantate* de Bach et dans sa *Marche d'Ariane*, son succès devint du triomphe.

Nous pensions jeter un regard en arrière sur les grands concerts spirituels, mais chez M. Colonne, comme chez M. Lamoureux, la musique religieuse était exclue de leurs programmes le vendredi saint.



Depuis, on a eu la bonne fortune d'entendre au Châtelet un violoniste de haute école, le virtuose Isaye, qui, avec M. R. Pugno, avait attiré un nombreux auditoire. L'éminent pianiste n'a pas été moins applaudi dans le *concerto* en *la* mineur, de Grieg, que dans sa brillante exécution du *Carnaval de Vienne*, de Schumann. M. Isaye a été admiré autant qu'admirable par l'effet qu'a produit son merveilleux archet dans le *Prélude et Fugue* en *sol* mineur, de Bach, et dans le *concerto* de Mendelssohn, où son style, son brio et sa virtuosité incomparables ont porté son succès aux nues.

Nous sommes fort en retard avec M<sup>me</sup> Hortense Parent, l'éminente musicienne, fondatrice, professeur et conférencière en Sorbonne. Cependant, ses nombreuses créations d'écoles, de cours préparatoires, supérieurs et d'application, intéressent un trop grand nombre de jeunes filles désirant se consacrer au professorat, ou seulement acquérir rapidement une force d'amateur, pour que nous passions sous silence le beau succès que vient d'obtenir, dans ses élèves, cette savante illustration de l'enseignement du piano.

A la première audition, qui avait lieu salle Erard, avec le gracieux concours de M<sup>me</sup> Crabos et de M. Périlhou, on a d'abord entendu un *concerto* de Bach, pour trois pianos, joué avec toute l'autorité et le style qu'exige la musique de ce maître. — La difficulté de *La Gigue*, de Raff, n'a en rien empêché M<sup>lle</sup> Lizzie P. de l'exécuter avec autant de finesse que de virtuosité. Dans un genre tout autre, M<sup>lle</sup> Suzanne R. a ému son auditoire par la profondeur du sentiment apporté à l'exécution du *Sommeil de Desdémone*, de Massenet, et du scherzo de Chopin, op. 35.

A la fin de la première partie, M<sup>me</sup> Crabos, dont nous avons dit ici le beau et charmant talent, a fait entendre deux compositions nouvelles : *La Mirabilis*, page maîtresse d'un sentiment élevé, et *Songes d'Enfants*, très suaves inspirations de M. Périlhou, accompagnées par l'auteur et chantées ravissamment.

La deuxième partie s'est brillamment ouverte avec la deuxième fantaisie, pour piano et orchestre, de ce maître, l'orchestre réduit pour deux pianos. M. Périlhou avait confié la partie principale, qu'il accompagnait lui-même, à M<sup>lle</sup> J. Berthier-Bathori, élève distinguée de M<sup>lle</sup> Parent, dont la virtuosité a été vivement félicitée du public et du compositeur.

La *Marche turque*, des « ruines d'Athènes », de Beethoven, a été enlevée par un fringant bataillon de dix-huit mains, avec un ensemble étonnant. Du reste, M<sup>lles</sup> A. de M., M. Grandin, J. Berthier, Lizzie P. et Suzanne R. sont toutes des élèves remarquables par la puissance et l'autorité, la délicatesse et l'émotion.

La voix attrayante de M<sup>me</sup> Marthe Crabos venait clôturer avec un grand charme cette belle réunion, en faisant applaudir la poétique *Fiancée*, de Ch.

René, et l'air d'*Ascanio*, de Saint-Saëns, exquisement chantés.

Il nous est impossible de rendre compte de la seconde réunion d'élèves donnée le lendemain par M<sup>lle</sup> H. Parent, salle Pleyel, avec le gracieux concours de M<sup>me</sup> Sanderson-Lemaître, qui a été très applaudie dans l'air d'*Hérodiade*, de Massenet. On assure que, comme l'an dernier, la brillante conférencière se fera bientôt entendre en Sorbonne.

A la gracieuse solennité de famille où M<sup>me</sup> Lamandé faisait entendre, chez elle, ses nombreuses élèves, on a été émerveillé en constatant les progrès obtenus en un an par l'habile professeur. M<sup>me</sup> Lamandé a un enseignement dont les résultats sont certains et qu'elle doit autant à son beau talent d'exécution qu'à sa sévérité et sa persévérance, qui ne laissent rien passer. M<sup>lles</sup> Dèzère, Godillot, Hinze, Coquil, Lasso, Villetel sont toutes, à des degrés différents, préparées et promises à un sérieux avenir musical. Les suffrages les plus flatteurs n'ont pas manqué à M<sup>me</sup> Lamandé, comme à sa jeune phalange, et ils se sont multipliés à l'arrivée de M<sup>me</sup> Crabos, qui a mis le comble au plaisir. La charmante artiste, qui prêtait gracieusement son concours à cette jolie fête de famille, a fait entendre ses airs favoris : *La Vierge à la crèche*, *Musette*, *Ascanio*, que son grand talent fait toujours acclamer.

Ajoutons, en terminant, que M<sup>me</sup> Crabos a chanté plusieurs fois à Saint-Séverin, pendant le mois de Marie, notamment à l'ouverture, où elle a fait entendre le brillant *Salve Maria*, de Mercadante, et le suave *Panis Angelicus*, de Franck. Depuis, elle y a interprété, avec sa grande autorité, le bel *Ave Maria*, de Saint-Saëns, un duo où la jolie voix de M<sup>lle</sup> Berthier s'harmonisait merveilleusement avec le chant magistral de la brillante cantatrice. Dans quelques jours, on entendra M<sup>me</sup> Crabos à Saint-Séverin, pour la clôture du mois de Marie.

Voici comme nouveautés, pour le chant, la liste des principaux morceaux de *Vendée*, le bel opéra de MM. Foley et Pierné : L'air de Jeanne : *C'était dans un rayon d'opale*, d'une grande poésie. — Le duo de la comtesse avec le duc : *Une dame jeune et jolie*, « madrigal » plein de finesse et des plus coquets. — La « *Berceuse* » d'Yvonne : *Celui que mon cœur aime tant*, d'un sentiment exquis. — L'air de la comtesse : *Le duc autour du cotillon*, un chef-d'œuvre d'ironie. — L'air de Jeanne : *Je renais, car le soir m'apporte sa fraîcheur*, d'une palpitante émotion. Editeur : A. Leduc, 3, rue de Grammont.

*La Mirabilis*, poème musical d'une belle facture et d'une grande élévation de pensée, par A. Périlhou. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASSAVEUR.





## Causerie de Quinzaine



DEPUIS quelques jours, nous vivons dans un horrible cauchemar, et des noms aimés reviennent sans cesse sur nos lèvres, tandis que nos larmes coulent et que nos cœurs se brisent. Hélas ! mes enfants, quelle rude leçon Dieu vient de nous donner en châtiât tant d'innocents pour des coupables qui n'étaient pas là lors de l'effroyable catastrophe du Bazar de la Charité. Comme Il nous a fait toucher du doigt cette vérité : nous sommes frères, responsables en quelque sorte les uns des autres, et tous égaux dans la mort. Serviteurs, maîtres, Altesses royales, soldats, grooms, religieuses, femmes de chambre, enfants et vieillards, ont été réduits en cendres, et cette poussière s'est mêlée aux débris du fragile abri qui a été la cause accidentelle du désastre et est devenu leur tombeau.

Je ne vous raconte pas l'accident, vous le connaissez toutes ; mais si j'en cause avec vous, c'est qu'il me serait bien impossible de vous parler d'autre chose ; tout ce qui nous occupe d'ordinaire nous paraît si petit, si mesquin à côté de cette grande douleur des familles et des amis atteints.

Tenez, il me revient toutes sortes de détails sans importance par eux-mêmes et que les circonstances ont revêtu de leur intérêt poignant. Il y a quelques jours, je voyais passer presque chaque matin une ravissante jeune fille, à cheval, aux côtés de son père ; elle portait le petit tricorne avec cette grâce juvénile que rien ne remplace ; le père, lui, se redressait fièrement et, d'instant en instant, il jetait un regard heureux sur cette frêle amazone qui était son enfant. — Qui est-ce ? demandai-je à ma compagne, qui avait échangé un

salut avec les cavaliers. — M<sup>lle</sup> Dillais, me répondit-elle, aussi bonne qu'elle est jolie, s'occupant déjà de faire le bien, comme une femme mûre...

Et la petite vicomtesse d'Avenel, une enfant peureuse que la pensée de la mort torturait au point que défense était faite de prononcer ce mot sévère devant elle. Lisez donc ce supplice de vingt-quatre heures, qui a rendu sa fin plus douloureuse même que celle des victimes qui ont succombé en plein brasier. Avait-elle entrevu par avance ce que Dieu lui destinait ?...

J'ai beaucoup connu une autre de ces jeunes disparues ; elle était pensionnaire, alors que je la vis pour la première fois, et, chaque semaine, j'échangeais un sourire avec elle à la porte du vieux couvent qui fut le mien avant d'être le sien. Tout le monde l'aimait, elle était si douce et si affable. « Ah ! c'est Marie ! » criaient ses compagnes en lui tendant les mains. Quelques mois plus tard, avait-elle dix-huit ans ? elle devint vicomtesse de Malézieux ; je la revis pour la dernière fois il y a un mois peut-être, toujours simple et gracieuse ; une nichée de petits enfants, les siens, l'entouraient en gazouillant...

Le général Munié, un vieillard, celui-là, fut en son temps le type de ce que l'on appelle l'officier français. Brave jusqu'à la folie ; mauvaise tête, cœur d'or ; pas toujours bien sage, la casquette sur l'œil, jouant du violon avec un cure-dent, sur une mandoline arabe, en pleine rue, au milieu de la nuit, pour ébahir l'infâme pékin. C'était notre voisin là-bas, au pays arabe, et je le vois encore se dandinant avec la superbe du *tirailleur algérien*, lorsqu'il venait à nous pour nous présenter ses hommages, ou bien qu'il traversait la place du Palais pour se rendre à la caserne des Janissaires.

Vieux souvenirs ceux-là, et qui me ramènent fatalement à la journée terrible qui vient de mettre la France en deuil. Une des impressions les plus poignantes, après la catastrophe, a été l'audition d'une messe à la chapelle des Dominicains ;



tout y semblait comme chaque jour, pour lequel un n'ayant pas les habitudes de la maison ; pour les autres, les fidèles qui venaient prier à cette messe matinale de six heures et demie, il y avait une place vide que toutes nous regardions les larmes aux yeux. C'était là qu'elle s'agenouillait, « c'est la place de la princesse... »

Oh ! chère et sainte femme, toujours la première au devoir et morte parce qu'elle voulut sauver ces jeunes filles qu'on lui avait confiées pour la fête de la Charité, est-il besoin de faire votre éloge ; les yeux gonflés et rougis de votre fils, qui marchait derrière votre cercueil, l'absence de votre mari, écrasé par la douleur, et jusqu'à la mort subite du duc d'Aumale, ne sont-ils pas là pour dire combien la mère, l'épouse, la parente fut aimée, admirée par sa famille.

Elle a passé en faisant le bien, et le bien qu'elle faisait était autant celui de l'exemple que celui de la charité ; elle était si simple, si facile à aborder, si touchée par les maux qu'elle cherchait à consoler. Et quelle âme ardente pour la prière, pour le sacrifice ; c'était une sainte, et c'est sans doute pourquoi Dieu l'a choisie en holocauste.

En d'autres temps, la mort de son oncle, le duc d'Aumale, eut causé une sensation profonde ; survenue à la suite de la fin tragique de la duchesse d'Alençon, elle en a paru la conséquence naturelle. C'est une grande figure qui disparaît. Ce fils du roi Louis-Philippe avait été admirablement doué et resta hors de pair partout où il eut l'occasion de mettre en lumière ses dons remarquables. Sa jeunesse militaire fut des plus brillantes ; il savait se battre comme un héros et commander comme un général ; il avait la fougue de l'un, la promptitude du coup d'œil et le sang-froid de l'autre ; puis, dans le camp, après la bataille, ce sans- façon bon enfant qui conquiert les obscurs soldats et les fait donner leur vie avec entrain pour un chef adoré. Ce fut encore l'Afrique qui recueillit ses premiers hauts faits d'armes ; elle en a gardé pieusement la légende ; il faudrait des volumes pour raconter tant de prouesses et tant de condescendances chez ce fils de roi, qui se faisait l'égal de ses hommes et leur protecteur dans l'occasion.

Plus tard, les circonstances changèrent ; sa vie fut complètement modifiée et on put voir que cette riche nature savait s'assimiler tout ce qui tentait ses efforts. Il devint historien ; il y a dans sa *Vie des princes de Condé* des pages de génie, et tout l'ouvrage reste une grande œuvre qui lui valut son siège à l'Académie.

On l'a vu, en 1870, reprendre l'épée ; puis, s'asseyant au tribunal qui flétrit Bazaine, donner l'exemple d'une sagesse, d'une conscience, d'une rectitude de jugement qui a rendu l'arrêt de ce tribunal suprême un monument incontesté de justice et de vérité.

En lui, l'artiste fut l'égal du soldat, du magistrat et de l'académicien ; il laisse un monument glorieux de son goût très pur pour la peinture ; sa collection de Chantilly est un trésor sans prix. Et ce château, avec sa forêt et ses restitutions archéologiques, est bien digne de servir d'écrin à tant de bijoux, dont il a voulu doter son pays bien avant de mourir.

Et c'est à l'étranger que ce prince si français est mort ! Sa dépouille mortelle nous est revenue de Sicile ; mais on eût voulu le voir s'éteindre dans ce Chantilly qu'il aimait tant.

Voilà donc tout ce que nous trouvons à nous dire, chères lectrices, aujourd'hui. Oh ! non, pas tout, certes, car bien des impressions, bien des souvenirs, bien des leçons resteront dans l'ombre, la place et le temps ne permettant pas des épanchements indéfinis. Je voudrais seulement, en terminant, constater, avec un sentiment de reconnaissance et aussi de fierté, que la douleur française a été la douleur européenne.

Il y a eu un cri d'effroi et de pitié sincère partout où a été annoncée la catastrophe ; il y a eu des témoignages de sympathie auxquels l'esprit le plus rebelle à l'oubli d'un passé d'humiliation et de souffrance, terribles aussi pour les cœurs français, n'a pu rester insensible. C'est donc quand même un bienfait de Dieu que l'épreuve d'un peuple, que le sacrifice des cœurs, puisqu'il rapproche les nations, aide à oublier l'injustice, à pardonner, à espérer.

C. DE LAMIRAUDIE.



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup>, 41, rue de la Victoire.